

PUBLICATIONS D'*ITALIQUES*

IO

Direttore

Paolo CARILE

Comitato scientifico

Dominique BUDOR

Marc CHEYMOL

Alessandro GIACONE

Jean A. GILI

Yves HERSANT

Jean MUSITELLI

Marie–France RENARD

PUBLICATIONS D'ITALIQUES

La collana "Publications d'*Italiques*" è il luogo in cui vengono editi, in particolare, gli atti dei convegni internazionali che l'associazione organizza in vari Paesi europei, convegni fortemente caratterizzati da una prospettiva culturale interdisciplinare. La collana rappresenta dunque l'espressione privilegiata di un dialogo permanente tra specialisti di varie discipline che scelgono di affrontare, pur partendo da posizioni diverse, fenomeni complessi e multiformi, nonché testi decisamente significativi della cultura occidentale.

Il '68 in Italia e in Francia: sguardi incrociati 1968 en France et en Italie : regards croisés

a cura di
Alessandro Giacone

Contributi di

Philippe Artières, Frédéric Attal, Ludivine Bantigny, Marco Boato
Riccardo Brizzi, Dominique Budor, Guido Crainz, Alessandro Giacone
Jean A. Gili, Hugues Le Paige, Marc Lazar, Jean Musitelli, Julie Pagis
Gianfranco Pannone, Antonio Varsori, Ilaria Vezzani
Xavier Vigna, Michèle Zancarini





Aracne editrice

www.aracneeditrice.it

info@aracneeditrice.it

Copyright © MMXIX

Gioacchino Onorati editore S.r.l. – unipersonale

www.gioacchinoonoratieditore.it

info@gioacchinoonoratieditore.it

via Vittorio Veneto, 20

00020 Canterano (RM)

(06) 45551463

ISBN 978-88-255-2724-7

*I diritti di traduzione, di memorizzazione elettronica,
di riproduzione e di adattamento anche parziale,
con qualsiasi mezzo, sono riservati per tutti i Paesi.*

*Non sono assolutamente consentite le fotocopie
senza il permesso scritto dell'Editore.*

I edizione: novembre 2019

Indice

- II Introduction
Jean Musitelli
- 25 Il 1968: la dimensione internazionale
Antonio Varsori
- 35 L'Italia del miracolo tra speranze, contraddizioni e tensioni
Guido Crainz
- 43 Politica, media e società nella Francia del '68
Riccardo Brizzi
- 71 L'Autunno caldo vu du Palais Farnèse
Alessandro Giacone
- 81 Prospérité économique et contestation sociale
Xavier Vigna
- 95 Il lungo '68
Marco Boato

- 105 L'Italia indica la strada
Ludivine Bantigny
- 117 Les gauches françaises et italiennes et le Printemps de Prague, cet autre 68
Marc Lazar
- 135 Mai 68 en Belgique
Hugues Le Paige
- 143 Les intellectuels italiens, la contestation de la fin des années soixante et le Mai français
Frédéric Attal
- 151 Femmes et féministes dans le moment 68
Michelle Zancarini-Fournel
- 159 Déconstruire le lieu commun d'une « Génération 68 »
Julie Pagis
- 175 Les échos de Mai 68 dans le cinéma italien
Jean A. Gili
- 183 Sui “leader” del Maggio studentesco e il dire di sé nell'evento politico
Dominique Budor
- 197 L'invenzione verbale
Ilaria Vezzani

- 211 Exposer 68
Philippe Artières
- 223 Studenti e operai all'attacco!
Gianfranco Pannone
- 227 Les auteurs / Gli autori

Introduction

JEAN MUSITELLI

Pourquoi un colloque d'*Italiques* sur 1968 en France et en Italie ?

Encore un colloque sur 1968, pensera le lecteur blasé d'avoir tout au long de l'année 2018, celle du cinquantenaire de l'événement, été gratifié d'une avalanche de manifestations commémoratives, en Italie, en France et ailleurs. Ce n'est pas pour céder à la mode ni pour ajouter une pierre à l'exercice un peu vain des célébrations nationales qu'*Italiques* a consacré à ce thème, les 30 novembre et 1^{er} décembre 2018 à la Fondazione Primoli à Rome, son colloque annuel, dont est issue la présente publication. Mais bien pour tenter d'en appréhender, sous un jour nouveau, le sens et la portée, en croisant les regards qu'on y porte des deux côtés des Alpes, en confrontant la façon dont l'événement fut vécu dans nos deux pays et dont on le revisite aujourd'hui. L'originalité de la démarche que nous avons mise en œuvre réside dans l'approche résolument comparative et culturelle qui est la marque de fabrique d'*Italiques*, le mètre de ses ambitions, la signature de ses initiatives.

Ce qui nous frappe en effet c'est que, paradoxalement, alors que le « moment 68 » constitue un événement de portée transnationale comme on n'en a pas revu depuis, mobilisant des foules de manifestants sur des mots d'ordre communs de Berkeley à Tokyo, de Prague à Madrid, de Rome à Berlin, de Mexico à Paris, les commémorations ont conservé un caractère national et personne ne semble s'être risqué à une analyse comparative. C'est précisément la voie que nous avons choisi d'emprunter, en focalisant l'attention sur les formes, communes ou spécifiques, qu'a revêtues cet objet singulier de part et d'autre des Alpes.

Pourquoi privilégier nos deux pays ? En premier lieu, parce, de tous les États européens, c'est en Italie et en France que le mouvement a été porté à son plus haut degré d'incandescence. Aucun autre n'a connu une conjonction aussi étroite entre la contestation étudiante et les luttes ouvrières, des mobilisations aussi massives, des résonances et des suites aussi profondes.

En second lieu, parce que, si une série de causes objectives, générées par le contexte économique, social, démographique, y ont produit des effets analogues, ces similitudes transnationales n'ont en rien gommé les

spécificités et les colorations propres à chacun des deux pays et ont même constitué une sorte de révélateur des idiosyncrasies nationales.

Un autre facteur nous a guidés. C'est en Italie et en France que le processus de relecture de 68 a connu les développements les plus conséquents, selon des approches et avec des objectifs largement parallèles. Depuis une dizaine d'années, une nouvelle génération de chercheurs a entrepris un travail systématique et rigoureux, en explorant des archives jusqu'alors en sommeil, en redécouvrant des documents inexploités, en allant interroger des acteurs anonymes et en recueillant des récits de vie. Tout cela a contribué à renouveler en profondeur l'approche historiographique et à restituer au mouvement sa dimension irrédûcible collective, sa chatoyante polyphonie, longtemps étouffée par le récit répétitif de quelques figures privilégiées par les médias, les « stars de 68 », dont on voyait tous les dix ans la même photo revenir occuper la couverture des médias. L'intention d'*Italiques* est aussi de rendre hommage à ce travail d'investigation qui assigne désormais à 68 le statut d'objet historique à part entière. Et de confronter le regard neuf et exigeant des chercheurs d'aujourd'hui à la mémoire de témoins et d'acteurs qui restent indélébilement marqués par le signe de Mai.

Enfin, conformément à la vocation d'*Italiques*, nous avons souhaité mettre l'accent sur la dimension culturelle de l'événement, trop longtemps éclipsée par les lectures politiques et idéologiques. On redécouvre après coup à quel point 68 a cristallisé, dans nos deux pays, une articulation entre les luttes politico-sociales et la création artistique d'une fécondité sans égal.

C'est sur ces quelques prémisses méthodologiques que nous avons bâti le programme du colloque et réuni ses intervenants. Le cœur de notre problématique a consisté à examiner les analogies et les contrastes entre les deux processus, à en identifier les traits communs et les déclinaisons nationales. À mesurer pourquoi les mêmes causes produisent tantôt les mêmes effets et tantôt des suites radicalement discordantes. À méditer sur ce que 68 nous dit, aujourd'hui encore, de l'histoire de nos deux pays, sur ce qu'il nous apprend de leurs structures socio-culturelles et de leurs mentalités collectives.

L'attention s'est concentrée sur l'arc temporel qui court des premières agitations étudiantes de l'automne 1967 à la fin de l'*autunno caldo* italien en décembre 1969, ce qu'en Italie on appelle le *lungo sessantotto*. Sans exclure pour autant d'inscrire le mouvement dans sa durée historique, en prenant en compte tant ses signes avant-coureurs que son sillage, son *onda lunga*.

Points communs : des prémisses analogues, des contextes comparables

Ce qui ressort des travaux du colloque c'est l'étroite parenté des deux processus qui, tout en se rattachant à un mouvement de dimension planétaire, s'en distinguent par l'intensité et la durée, et qui fait qu'on n'en trouve l'équivalent nulle part ailleurs. Ils résultent d'une série de facteurs, objectifs et subjectifs, politiques et culturels, endogènes et extérieurs qui concourent à dessiner une configuration riche en points communs. Les prémisses et les catalyseurs de la révolte sont largement identiques, qu'il s'agisse du facteur générationnel, du cadre politique et économique, de la sensibilité au contexte international, de la convergence des luttes ouvrières et étudiantes ou de l'intensité culturelle du mouvement.

Le contexte sociologique de la deuxième partie des années 60, en France comme en Italie, est marqué par l'irruption sur le devant de la scène d'une génération, nombreuse et dynamique, la première à n'avoir pas connu la guerre, impatiente de secouer un cadre politique figé et un conformisme social moralisant et hypocrite. Un seul exemple : le film d'Antonioni, *Blow Up*, Palme d'or au Festival de Cannes, est mis sous séquestre en Italie pour obscénité le 14 octobre 1966. Cette génération est rétive à s'intégrer dans la vie routinière que lui trace la société, insatisfaite de l'absence de toute transcendance. « La France s'ennuie », proclame l'éditorialiste du *Monde* Pierre Viansson-Ponté, tandis qu'en Italie, « les 3 M » (*matrimonio, macchina, mestiere*) ne font plus recette. Le poids démographique de cette génération (les « *baby boomers* ») et sa forte aspiration antiautoritaire bousculent les modèles traditionnels de socialisation. En Italie en particulier, la famille, pierre angulaire de l'ordre social, apparaît impuissante à combler le fossé entre générations. Quant au modèle scolaire, il est perçu comme autoritaire, sélectif et inégalitaire. La croissance exponentielle des effectifs étudiants, le rejet des hiérarchies mandarinales et la revendication de mixité dans les résidences sont autant de détonateurs qui font exploser les structures universitaires.

La situation politique et économique des deux pays est marquée par le contraste aigu entre le dynamisme de la démographie et l'archaïsme de la société, entre la modernisation économique et la stagnation du cadre politique dont témoignent l'épuisement de l'expérience du centre-gauche en Italie et, après le règlement de la guerre d'Algérie, le manque d'un grand dessein mobilisateur dans la France gaulliste. La dynamique économique, rapide et forte (le *miracolo economico* en Italie, les Trente glorieuses en France), permet certes une expansion soutenue et un taux de chômage très bas, mais elle est gagée sur une exploitation féroce de la classe ouvrière, en particulier des immigrés du Mezzogiorno en Italie, et du Maghreb en France, qui constituent l'essentiel de la main d'œuvre non qualifiée. Phénomène dont

la littérature italienne se fait l'écho avec une perspicacité remarquable, au début des années 1960, à travers les ouvrages de Luciano Bianciardi, Paolo Volponi, Ottiero Ottieri, Nanni Balestrini. Le réveil du monde ouvrier se manifeste parallèlement à l'ébullition juvénile par l'invention de nouvelles formes de lutte contre l'exploitation dont il est l'objet : grèves prolongées, occupations d'usines, revendications qualitatives sur l'organisation du travail et sur la représentation des travailleurs à l'intérieur de l'entreprise.

Le regain de combativité ouvrière ouvre la voie à une convergence, certes problématique et incomplète, entre luttes ouvrières et étudiantes, que l'on ne retrouve dans aucun autre pays européen, ni en Allemagne, qui a connu une contestation étudiante puissante et précoce, ni en Grande-Bretagne. Cette convergence ne va pas de soi, pas plus en Italie qu'en France. Le rapprochement dans les luttes, fondé en particulier sur la solidarité générationnelle, ne suffit pas à gommer la discordance entre les revendications ouvrières et les espérances utopiques des étudiants, qui fait obstacle à la construction d'une unité d'action durable. À quoi s'ajoute la présence des deux partis communistes les plus puissants d'Europe, alors à l'apogée de leur influence politique, qui ont joué, paradoxalement, à la fois comme facteurs de mobilisation et comme freins à une alliance organique entre jeunes travailleurs et intellectuels en raison du risque de contagion gauchiste perçu par les appareils communistes, surtout du côté français.

S'agissant du mouvement étudiant, on retrouve, dans sa structuration et ses modes d'action, de fortes analogies entre la France et l'Italie : même contestation des structures universitaires, du mandarinat professoral, du contenu des enseignements, même répertoire de slogans, de formes de lutte, même rapport dialectique entre la spontanéité et l'autonomie de la base et l'action des groupuscules idéologisés. Les deux strates indissociablement superposées de Mai, improvisation, spontanéité, invention d'un côté, organisation, stratégie, dogmatisme de l'autre, se retrouvent dans chacun des deux pays. Entre le Mai parisien et le *maggio strisciante* italien, les échanges et les interactions existent, les idées circulent, mais sans qu'on puisse déceler de vraie tentative de construire un rapport bilatéral articulé et un réseau organisé, ce à quoi font obstacle des temporalités et des sensibilités idéologiques différentes, liées en particulier à l'extrême fragmentation des diverses mouvances de l'archipel groupusculaire.

Le sentiment de frustration de la jeunesse est surdéterminé par l'écho de luttes de libération lointaines qui revêtent une dimension proprement mythique. On assiste à une flambée inopinée de militantisme internationaliste et anti-impérialiste, jaillie dès la rentrée 1964 sur les campus américains, dont l'université californienne de Berkeley fut le fer de lance. L'opposition à la guerre du Vietnam en est le moteur principal. La mobilisation pour le soutien aux luttes du Tiers Monde se répand comme une traînée de poudre à travers

tout l'Occident. Le paysage géopolitique est alors celui de la guerre froide, du partage du monde entre les deux super-puissances qui, l'une et l'autre, sont disqualifiées aux yeux de la jeunesse étudiante : l'impérialisme américain, d'une part, pour les guerres qu'il mène au Vietnam et en Amérique latine, l'impérialisme soviétique de l'autre, en raison de la répression militaire du printemps de Prague. Le schisme du communisme mondial concourt à la perte d'attractivité de l'URSS sur l'intelligentsia occidentale tandis que la Chine de la Révolution culturelle subjugué l'imaginaire collectif des jeunes occidentaux qui font du *Petit livre rouge* un nouvel évangile. Le cinéma rend compte à sa manière de cette fascination : en 1967, sortent coup sur coup *La Cina è vicina* de Marco Bellocchio et *La Chinoise* de Godard. On peut sourire après coup de ce qui s'apparente à une forme de naïveté voire d'aveuglement coupable. Reste que Mai est venu satisfaire un énorme besoin frustré, le besoin de mythe, engendré par le hiatus croissant entre une histoire locale terne et immédiate et le souffle révolutionnaire en provenance d'horizons lointains, incarné dans les figures du Che, de Mao, de Ho Chi-Minh. . .

Le fonds commun dans lequel puisent les étudiants italiens et français est fait d'un marxisme révisé, teinté de pensée antiautoritaire. L'explosion de 1968 a été précédée, sinon préparée, car aucun esprit visionnaire n'en avait prophétisé le surgissement, par une effervescence intellectuelle qui, pour revêtir des formes spécifiques, n'en signe pas moins le retour, en France et en Italie, d'une pensée critique de la Révolution, fondée sur le dépassement de la vulgate marxiste impulsée depuis Moscou. L'émergence d'un marxisme hétérodoxe, qui ressuscite le mythe révolutionnaire en le dépouillant de sa gangue d'arrogance doctrinaire, anticipe la « pensée 68 ». En France, la relecture antidogmatique de Marx par Althusser et son cercle avec la publication de *Pour Marx* et de *Lire Le capital* en 1965 en constitue le premier signal. De leur côté, les situationnistes démasquent les stratagèmes de la société de consommation à travers les ouvrages de Guy Debord et Raoul Vaneigem publiés en 1967. L'Italie n'est pas en reste, qui voit fleurir, dans les premières années 60, une palette de revues de la nouvelle gauche, d'orientation marxiste hétérodoxe ou *operaista* (les *Quaderni rossi* de Panzeri, les *Quaderni piacentini*, *Classe operaia* de Tronti et Negri, *Contropiano* d'Asor Rosa et Cacciari) mais également de matrice catholique (*Questitalia* de Dorigo, *Testimonianze*). La réception d'une pensée néolibertaire post-marxiste teintée de freudisme (Marcuse, Reich) participe de cette volonté de revisiter critique les certitudes doctrinales. Dès 1964, Marcuse est traduit (avant la France) et lu en Italie, où il devient la bête noire du PCI. La lecture politique de Foucault à laquelle se livrent les philosophes italiens participe pleinement de ce mouvement.

Ce bouillonnement intellectuel contribuera à nourrir la contestation soixante-huitarde d'un contenu théorique vif et diversifié, l'enrichissant

de thématiques inédites et activant la dialectique d'un mouvement que singularise, tant dans sa version italienne que française, sa dimension à la fois intensément dogmatique et farouchement spontaniste. L'élargissement des enjeux de la contestation bénéficie également de l'apport des luttes des femmes qui revendiquent la maîtrise de leur corps et de leur sexualité, ainsi que la reconnaissance de leur égale dignité de travailleuses. L'émergence du féminisme comme sujet historique va bouleverser le droit patriarcal de la famille et les schémas sociaux et juridiques fondés, intentionnellement ou non, sur la prédominance masculine.

Enfin, en France comme en Italie, le mouvement se signale par une créativité culturelle sans précédent. La culture visuelle et verbale du moment 68 a fait l'objet d'une redécouverte récente qui en restitue la foisonnante richesse et l'originalité. Peu d'événements dans l'histoire se sont traduits simultanément par une représentation aussi puissante et inventive. C'est à travers un flux d'images et de paroles que les formes et les figures majeures des luttes et les aspirations qu'elles véhiculaient se sont imprimées dans l'imaginaire et la mémoire collectifs. Affiches, peintures, slogans, tracts, récits, chansons, autant de formes mises sous les yeux de tous, dans la rue, sur les murs, dans les facs, les usines, commentant l'événement en temps réel, souvent avec un humour décapant et moqueur. Les slogans circulent à travers la frontière, sont repris, adaptés. Des deux côtés des Alpes, le cinéma enregistre pleinement les vibrations de Mai, les anticipant même parfois à travers les films prémonitoires de Bellocchio, Godard, Pasolini, Marker, Karmitz... À côté de ces fictions inspirées, un cinéma documentaire politique et militant émerge, à la fois comme journal des luttes et outil d'intervention. Il nous laisse des témoignages pris sur le vif d'une force émotionnelle sans égale. On ne saurait enfin passer sous silence la mutation du rôle des médias qui, de porte-parole du pouvoir, tant en France qu'en Italie, se sont transformés en diffuseurs enthousiastes de la contestation, notamment la radio qui a connu une seconde jeunesse grâce à sa capacité d'implication en direct dans le mouvement.

Éléments distinctifs et déclinaisons spécifiques

Mêmes causes, mêmes effets, pourrait-on conclure de l'examen des versions française et italienne de 1968, tant effectivement l'esprit et les formes qui ont caractérisé les événements répondent, pour l'essentiel, à une unité d'inspiration et de comportement des acteurs qui se joue des frontières. Et pourtant, le mode spécifique sur lequel les événements se sont déroulés et ont été vécus constitue un révélateur des différences des structures politiques, sociales, mentales des deux pays. Parmi les nombreux éléments relevés lors du

colloque qui ont donné au 68 italien et français leur coloration particulière, ont été mis en évidence le décalage chronologique, la diversité de la diffusion territoriale, les nuances idéologiques, les réactions discordantes des PC et des syndicats face à la contestation, la réponse contrastée des pouvoirs constitués. Autant de marqueurs qui, au-delà du parallélisme des situations, renvoient aux spécificités nationales en ce qu'elles ont d'irréductible.

Ainsi la simultanéité temporelle du « moment 68 » ne doit pas cacher le décalage temporel qu'illustrent son enchaînement et sa durée. En France, tout paraît se jouer dans la phase paroxystique que constitue la période de mai-juin 68 : un mouvement bref, intense, à la résonnance médiatique et symbolique impressionnante, où l'agitation latente se transforme en révolte ouverte, avec la grève générale, puissante et massive, et les barricades au Quartier Latin. À cette cristallisation temporelle répond en Italie un processus étalé sur plus de deux ans, le *lungo sessantotto*, qui s'enclenche dès l'automne 1967, avec les premières manifestations étudiantes, et atteint son apogée lors de l'automne chaud, qui culmine en décembre 1969, avec l'accord sur les conventions collectives et l'attentat terroriste de piazza Fontana, qui marque le basculement dans une autre histoire. Mais là encore les intervenants du colloque ont tenu à rectifier, à la lumière de recherches récentes, ce qu'a de simpliste une opposition trop accusée entre les deux processus : la France aussi a connu un *maggio strisciante*, dont témoignent les luttes ouvrières dures et prolongées de la Rhodiacéta et de Saint-Nazaire dès 1967, et le fait que la page de Mai, loin de se refermer le 30 juin, reste activée jusqu'en 1974 avec les grandes luttes qui en sont les héritières directes, au Joint Français, à Peñarroya (où les OS maghrébins sont en première ligne), à Lip ou à Moulinex (où c'est la main d'œuvre féminine qui mène le bal).

De la même façon, on a longtemps opposé la polarisation spatiale du mouvement en France, où tout se serait joué entre Nanterre, la Sorbonne et Billancourt, et le polycentrisme italien caractérisé par une large diffusion de l'agitation sur l'ensemble du territoire. Tous les centres universitaires y sont touchés par la contestation, de Trente à Catane, de Milan à Bari, de Turin à Pise, de Venise à Rome. Et de même pour les luttes ouvrières du Nord au Sud avec, en outre, une composante agraire très vivace dans le Mezzogiorno, marquée par les affrontements meurtriers d'Avola et de Battipaglia. Mais les études récentes des chercheurs français qui ont mis en lumière les grandes grèves ouvrières avec occupations de Besançon, Saint-Nazaire, Caen, Redon, Saint-Brieuc ou Lyon ont démontré qu'il a existé une dissémination territoriale des conflits, comme en Italie. Ce qui conduit à relativiser l'accent mis sur les contrastes spatio-temporels.

S'agissant de l'orientation idéologique du mouvement, si le courant anti-autoritaire constitue une sorte de patrimoine commun du mouvement, des composantes très variées et intensément politisées coexistent en son sein.

L'archipel groupusculaire est plus fortement idéologisé en France qu'en Italie, et largement hégémonisé par les organisations maoïste et trotskyste, en particulier l'UJCml et la JCR, créées dès 1965. Développant une approche doctrinale et s'évertuant à plaquer des schémas préconçus sur une situation fluide et imprévisible, elles seront souvent prises à contrepied par le spontanéisme d'un mouvement, où les courants néo-libertaires, notamment le Mouvement du 22 mars autour de Cohn-Bendit, sont influents et qui refuse de se laisser enfermer dans des cadres prédéterminés. En Italie, ce sont les organisations de matrice opéraïste, plus souples et réactives que la mouvance marxiste-léniniste qui sont à la manœuvre. Les premiers groupes à gauche du PCI (l'Unione maoïste et Avanguardia operaia) naissent plus tardivement qu'en France à la fin de 1968. Mais, pas plus en Italie qu'en France, ces chapelles ne sont à même de construire une dynamique unitaire de nature à peser sur le rapport des forces et à fixer une ligne claire au mouvement. Ce n'est qu'en mai-juin 1969 que se structurent des groupes plus représentatifs de la nature du mouvement : La classe qui deviendra Potere operaio en septembre, Lotta continua en novembre, le groupe qui sut le mieux exprimer l'esprit de la contestation. Au même moment débute la publication de la revue *Il Manifesto*, qui par la suite deviendra un quotidien. D'une façon générale, le gauchisme italien montre une plus grande capacité que ses homologues français à intervenir auprès des couches ouvrières et à développer une présence active dans les entreprises.

L'originalité majeure du mouvement italien par rapport à la France réside dans l'existence d'une forte composante catholique. Dans les années 60, le monde catholique italien est profondément marqué par le pontificat de Jean XXIII, son encyclique *Pacem in terris* et le lancement du concile Vatican II. Des expériences paroissiales (L'Isolotto à Florence) ou associatives (communautés de base), se font jour, parfois contre le gré des évêques. En 1967, la publication du livre *Lettera a una professoressa*, écrit par huit élèves de l'école de Barbiana, organisée et dirigée par don Milani, connaît un retentissement inattendu. Il s'impose comme l'un des textes fondamentaux du mouvement qui permettra la jonction entre la conscience catholique et les idées de gauche. Parallèlement, se développe un courant critique, *i cattolici del dissenso*. L'encyclique de Paul VI *Humanae vitae*, en 1968, sur les thèmes du mariage, de la contraception et du divorce fait l'objet d'un accueil critique. C'est aussi le moment où Andrea Riccardi et d'autres étudiants créent la communauté de Sant'Egidio à Rome avec la volonté de s'engager auprès des pauvres de la ville et de sa banlieue. Le principe de l'unité politique des catholiques et du collatéralisme de la Démocratie chrétienne est fortement remis en discussion. En France, même si le rôle des militants chrétiens n'est pas insignifiant, en particulier dans le Grand Ouest, il est sans commune mesure avec la situation italienne.

L'Église n'est pas la seule institution confrontée au vent de la rébellion. Les organisations de la classe ouvrière, partis communistes et syndicats, sont également prises de court par l'explosion protestataire. Les réactions radicalement divergentes du PCI et du PCF constituent une des différences majeures entre le 68 français et l'italien. Surpris voire dérouterés par le spontanéisme d'un mouvement dont ils n'ont pas eu l'initiative, qui se proclame révolutionnaire mais ne se laisse pas enfermer dans des schémas classiques de la lutte des classes, ils réagissent l'un par la stigmatisation brutale et obtuse, l'autre par un effort habile de récupération. Tandis qu'à Paris Georges Marchais, redoutant la contagion, dénonce les provocations et l'aventurisme des gauchistes, à Rome, Luigi Longo, conscient de la force du mouvement et du risque pour le PCI de se couper des jeunes et des étudiants, reçoit longuement aux Botteghe oscure, le 19 avril 1968, une délégation de représentants du mouvement peu de temps après les violents affrontements de Valle Giulia entre la police et les étudiants. À noter cependant que la position d'ouverture de Longo est contestée par Amendola, enclin à l'intransigeance envers les groupuscules. Quant à Althusser, son embarras s'exprime ouvertement dans une lettre du 15 mars 1969 à Maria Antonietta Macciocchi dans laquelle il apparaît partagé entre le souci de ne pas trop s'éloigner de la doxa du parti et la reconnaissance lucide de la coupure radicale entre le PCF et la jeunesse étudiante. Parallèlement, alors que la CGT s'efforce d'établir un cordon sanitaire autour des usines pour tenir à distance les agitateurs gauchistes, en Italie, où la présence effective d'étudiants sur les lieux de travail stimule la combativité ouvrière et contribue à élargir la sphère des revendications, les centrales syndicales font preuve d'une extrême souplesse. Elles laissent les luttes se développer dans les formes autonomes que leur donnent les ouvriers (en particulier les comités unitaires de base – CUB – qui fleurissent à la FIAT, chez Pirelli et ailleurs) avant d'intervenir pour en prendre le contrôle, coordonner l'ensemble du mouvement et lui donner une issue positive. Cela aboutira à l'accord du 9 décembre 1969 qui marque le couronnement de *l'autunno caldo*.

Si l'on considère la réaction des pouvoirs publics, la situation apparaît inversée. La réponse de l'État et des institutions est plus ferme mais mieux contrôlée en France après, il est vrai, un passage à vide assez bref où le pouvoir gaulliste semble vaciller. Elle est plus hésitante en Italie avec des épisodes de répression policière marqués par l'usage répété des armes à feu par les forces de police et des violences néo-fascistes. En France, alors que le pays est paralysé par la grève générale et que les affrontements font rage au Quartier Latin, le pouvoir semble vacant entre le 13 et le 30 mai. Il est surtout divisé entre deux lignes opposées, celle qui prône le rétablissement de l'ordre et celle qui mise sur la négociation. De Gaulle, qui donne l'impression d'un homme qui a perdu la main, comme en atteste

l'épisode de sa « disparition à Baden-Baden » auprès du général Massu, incarne la première, et Pompidou la seconde, consistant à lâcher du lest afin de briser la dynamique du mouvement, en accordant des concessions mesurées (réouverture de la Sorbonne, accords de Grenelle) pour isoler les éléments les plus radicaux et éviter la fusion étudiants-ouvriers.

Une telle combinaison de souplesse et de fermeté ne se retrouve pas du côté de l'État italien. Depuis décembre 1963, le démocrate-chrétien Aldo Moro dirige un gouvernement de centre-gauche avec les socialistes. L'expérience est plutôt décevante pour ces derniers, qui n'ont pu faire adopter que quelques lois fondamentales (comme celles sur la programmation et sur le système hospitalier), alors qu'ils avaient fondé leur entrée au gouvernement sur un important programme de réformes sociales et institutionnelles. Lorsqu'à l'automne 1967 éclate l'agitation dans les facultés et les usines, le gouvernement Moro donne l'image d'un pouvoir affaibli et divisé. L'évacuation musclée des universités occupées renforce et radicalise le mouvement que la présentation par le ministre Gui d'un projet de réforme universitaire de portée modeste ne suffit pas à désarmer. S'agissant du recours à la répression, il s'avère mieux maîtrisé en France où l'usage des armes à feu resta mesuré au regard de la violence des affrontements. En Italie, où Mariano Rumor a remplacé Moro à la tête du gouvernement, les épisodes d'Avola le 2 décembre 1968 et de Battipaglia le 9 avril 1969 suscitèrent une vive émotion. Dans ces zones rurales déprimées du Mezzogiorno, la police tira sur la foule des manifestants, provoquant chaque fois la mort de deux personnes. La façon différente de faire face à une contestation de masse comparable renvoie aux cultures politiques et aux structures étatiques propres à chacun des deux pays : d'un côté, après une phase de désarroi, la résilience d'un État solidement structuré, de l'autre un pouvoir incapable de dégager une ligne de conduite homogène et de piloter de façon cohérente l'action des forces de l'ordre en particulier. Durant toute cette période, face aux carences de l'État, les syndicats italiens s'affirmèrent comme la seule instance capable d'élaborer une stratégie de négociation, de fixer des objectifs cohérents et de ménager une sortie de crise en signant avec la Confindustria, en décembre 1969, la nouvelle convention collective du secteur privé qui mit un terme à l'automne chaud et consacra la victoire des principales revendications ouvrières.

Une Révolution sans héritage ? Des effets différés mais profonds

Le recensement des analogies et des différences auquel se sont livrés les participants au colloque dont on retrouvera les contributions dans les pages qui suivent invite à récuser toute interprétation unilatérale et téléologique. Ce